

Ce que raconta Mlle Candy

– Ne nous pressons pas trop, dit Mlle Candy. Et buvons encore une tasse de thé. Et toi, mange l'autre tartine. Tu dois avoir faim.

Matilda prit la seconde tranche de pain et se mit à la manger sans hâte. La margarine n'était pas si mauvaise. Peut-être même n'aurait-elle rien remarqué si elle n'avait pas été prévenue.

– Mademoiselle Candy, demanda-t-elle brusquement, vous êtes très mal payée à l'école ?

Mlle Candy lui lança un regard aigu.

– Pas trop mal, répondit-elle. Je reçois à peu près la même chose que les autres.

– Mais ça doit tout de même être très peu pour que vous soyez aussi pauvre, dit Matilda. Tous les autres professeurs vivent aussi comme ça, sans meubles, sans fourneau, ni salle de bains ?

– Non, non, répondit Mlle Candy d'un ton crispé. Il se trouve que je suis l'exception.

– Sans doute aimez-vous vivre d'une façon très simple, insista Matilda. Le ménage doit être bien plus

facile. Vous n'avez pas de meubles à astiquer ni tous ces bibelots stupides qu'il faut épousseter tous les jours. Et je suppose que, puisque vous n'avez pas de réfrigérateur, vous n'êtes pas obligée d'acheter tout un tas de produits comme des œufs, de la mayonnaise ou des glaces pour le remplir. Ça doit vous éviter une foule de commissions.

À cet instant, Matilda remarqua que le visage de Mlle Candy s'était contracté et avait pris une expression très particulière. Une sorte de rigidité s'était emparée de tout son corps. Les épaules raidies, les lèvres serrées, les deux mains crispées sur son gobelet de thé, elle en regardait fixement le fond comme à la recherche de réponses aux questions faussement innocentes de Matilda. Un long silence un peu pesant s'ensuivit. En trente secondes, l'atmosphère avait complètement changé dans la petite pièce, alourdie d'un malaise chargé de secrets.



– Excusez-moi de vous avoir posé ces questions, mademoiselle Candy. Je me mêle de ce qui ne me regarde pas.

Sur cette réflexion, la jeune femme parut redevenir elle-même. Elle secoua les épaules et, d'un geste délicat, reposa son gobelet sur le plateau.

– Pourquoi ne me poserais-tu pas ces questions ? dit-elle. C'était inévitable. Tu es trop avisée pour ne pas t'en poser toi-même. D'ailleurs, peut-être avais-je envie que tu me les poses. Peut-être est-ce pour cette raison que je t'ai invitée chez moi. En fait, tu es la première visite que je reçois ici depuis que je m'y suis installée il y a deux ans.

Matilda resta silencieuse. Elle sentait une sorte de tension monter dans la minuscule pièce.

– Tu as une intelligence tellement au-dessus de ton âge, reprit Mlle Candy, que je n'en reviens pas. Tu as l'air d'une petite fille mais avec l'esprit et la faculté de raisonnement d'un adulte. Nous pourrions peut-être donc t'appeler une enfant-femme, si tu vois ce que je veux dire.

Matilda continua à garder le silence, attendant la suite.

– Jusqu'à maintenant il m'a été impossible de parler à qui que ce soit de mes problèmes. J'aurais été par trop gênée et puis le courage me manquait. Le peu que je pouvais avoir a été anéanti dans ma jeunesse. Mais maintenant, tout à coup, me voilà prise d'une envie désespérée de tout dire à quelqu'un. Tu n'es qu'une toute petite fille, je le sais, mais il y a en toi une sorte

de pouvoir magique, je l'ai constaté de mes propres yeux.

Matilda soudain dressa l'oreille. La voix qu'elle entendait appelait à l'aide, c'était indiscutable.

– Bois encore un peu de thé, je crois qu'il en reste une goutte.

Matilda hocha la tête.

Mlle Candy servit le thé dans les deux gobelets et ajouta du lait. De nouveau, elle prit le gobelet à deux mains et se mit à boire à petites gorgées.

Après un silence prolongé, elle demanda :

– Je peux te raconter une histoire ?

– Bien sûr, dit Matilda.

– J'ai vingt-trois ans, commença Mlle Candy. Quand je suis née, mon père était docteur dans ce village. Nous avions une jolie maison, une grande maison de brique rouge. Elle est cachée dans les bois derrière la colline. Je ne pense pas que tu la connaisses.

Matilda ne répondit pas.

– Je suis née là-bas, continua Mlle Candy ; et alors s'est passée la première tragédie : ma mère est morte quand j'avais deux ans. Mon père qui était surchargé de travail avait besoin de quelqu'un pour tenir la maison et s'occuper de moi. Il a donc invité la sœur de ma mère, ma tante, à venir s'installer chez nous. Elle a accepté et elle est venue. Elle n'était pas mariée.

Matilda écoutait avec une extrême attention.

– Quel âge avait votre tante quand elle est venue chez vous ? demanda-t-elle.

– Elle n'était pas vieille, dit Mlle Candy. Un peu

plus de trente ans, je pense. Mais je l'ai détestée tout de suite. Ma mère me manquait horriblement. Et ma tante n'était pas gentille du tout. Mon père ne s'en rendait pas compte parce qu'il n'était presque jamais là ; et, quand il faisait une apparition, elle changeait tout à fait d'attitude.

Mlle Candy but une gorgée de thé avant d'ajouter :

– Je me demande pourquoi je te raconte tout ça...

– Continuez, dit Matilda. Je vous en prie.

– Bon, dit Mlle Candy. Alors est arrivée la deuxième tragédie : quand j'avais cinq ans, mon père est mort subitement. Un jour, il était là, comme d'habitude, et le lendemain... disparu. Je me suis retrouvée seule avec ma tante. Elle est devenue ma tutrice légale. Elle avait sur moi tous les droits parentaux. Et, d'une façon que j'ignore, elle est devenue propriétaire de la maison.

– Comment votre père est-il mort ? s'enquit Matilda.

– Tu as raison de me demander ça, dit Mlle Candy. J'étais bien trop jeune à l'époque pour me poser la



question, mais je me suis rendu compte depuis qu'il y avait bien des côtés mystérieux à cette mort.

– Personne ne vous a jamais raconté comment c'était arrivé ? demanda Matilda.

– Pas vraiment, répondit Mlle Candy d'un ton hésitant. Tu comprends, il était difficile de croire qu'il avait fait une chose pareille... C'était un homme très équilibré et solide.

– Fait quoi ? demanda Matilda.

– Se suicider...

– C'est vrai ? Il s'est... dit Matilda, atterrée.

– Du moins, on pouvait croire à un suicide, dit Mlle Candy. Mais qui sait ?

Elle haussa les épaules et détourna la tête pour regarder par la petite fenêtre.

– Je sais ce que vous pensez, dit Matilda. Vous pensez que votre tante l'a tué et s'est arrangée pour qu'on croie qu'il s'est suicidé.

– Je ne pense rien, répondit Mlle Candy. Il ne faut jamais avoir des pensées comme celles-là sans preuve.

Un long silence plana sur la petite pièce. Matilda remarqua que les mains de Mlle Candy, crispées sur son gobelet, tremblaient légèrement.

– Qu'est-ce qui est arrivé ensuite ? demanda-t-elle. Qu'est-ce qui s'est passé quand vous vous êtes retrouvée seule avec votre tante ? Elle n'a pas été gentille avec vous ?

– Gentille ? C'était un démon. Dès que mon père n'a plus été là, elle est devenue un être épouvantable ! Ma vie fut un cauchemar.

– Qu'est-ce qu'elle vous a fait ?

– Je ne veux pas en parler. C'est trop horrible. Mais à la fin j'avais tellement peur d'elle que, dès qu'elle entrait dans la pièce où j'étais, je me mettais à trembler. Comprends bien que je n'avais pas un caractère aussi affirmé que le tien. J'étais très timide et effacée.

– Vous n'aviez pas d'autres parents ? Des oncles, des tantes, une grand-mère pour venir vous voir.

– Pas que je sache. Ils étaient tous morts ou partis pour l'Australie.

– Vous avez donc grandi seule dans cette maison avec votre tante, dit Matilda. Mais vous avez bien dû aller à l'école ?

– Bien sûr, dit Mlle Candy. Je suis allée à la même école que celle où tu es maintenant. Mais j'habitais à la maison.

Mlle Candy se tut et regarda le fond de son gobelet vide.

– Je crois que ce que j'essaie de t'expliquer, reprit-elle, c'est qu'au long des années j'ai été à tel point écrasée, dominée par cette tante monstrueuse qu'au moindre ordre qu'elle me donnait j'obéissais instantanément. Ce sont des choses qui arrivent, tu comprends. Et quand j'ai eu dix ans, j'étais devenue son esclave. Je faisais le ménage, lui faisais son lit, lavais et repassais le linge, faisais la cuisine. J'ai appris à tout faire.

– Mais, enfin, vous auriez bien pu vous plaindre à quelqu'un.

– À qui ? dit Mlle Candy. Et, de toute façon, j'étais

bien trop terrifiée pour me plaindre. Je te le répète, j'étais son esclave.

– Elle vous battait ?

– N'entrons pas dans les détails, ça n'en vaut pas la peine.

– Mais c'est horrible, dit Matilda. Vous pleuriez beaucoup ?

– Quand j'étais toute seule, oui. Je n'avais pas le droit de pleurer devant elle. Je vivais dans la peur perpétuelle.

– Qu'est-ce qui s'est passé quand vous avez quitté l'école ? demanda Matilda.

– J'étais une brillante élève, dit Mlle Candy. J'aurais facilement pu entrer à l'université, mais il n'en était pas question.

– Pourquoi donc, mademoiselle Candy ?

– Parce que je devais rentrer faire mon travail à la maison.

– Alors, comment êtes-vous devenue professeur ?

– Il y a un centre de formation d'enseignants à Reading, dit Mlle Candy. Ce n'est qu'à quarante minutes d'ici en car. J'ai eu le droit d'y aller à condition d'être rentrée tous les après-midi pour le lavage, le repassage, le ménage et la préparation du dîner.

– Vous aviez quel âge à ce moment-là ?

– Quand je suis entrée au centre, j'avais dix-huit ans.

– Vous auriez pu faire votre valise et vous en aller pour toujours, dit Matilda.

– Pas à moins d'avoir un travail, répondit Mlle

Candy. Et, ne l'oublie pas, j'étais à tel point sous la domination de ma tante que jamais je n'aurais osé. Tu ne peux pas imaginer ce que c'est que d'être sous la coupe d'une personnalité aussi redoutable. Tu te retrouves comme une chiffonnette molle. Eh bien, voilà : je t'ai raconté la triste histoire de ma vie. Et, maintenant, j'ai assez parlé.

– Je vous en prie, ne vous arrêtez pas, dit Matilda. Vous n'avez pas terminé. Comment vous êtes-vous débrouillée pour lui échapper en fin de compte et venir vivre dans cette drôle de petite maison ?

– Ah, ça, c'est une autre affaire, dit Mlle Candy. Et j'en suis assez fière !



– Racontez-moi, dit Matilda.

– Voyons... Quand j'ai eu mon diplôme d'enseignante, ma tante m'a dit que je lui devais beaucoup d'argent. Je lui ai demandé pourquoi. Elle m'a répondu : « Parce que je t'ai nourrie pendant toutes ces années,

que je t'ai acheté tes souliers et tes vêtements ! » Elle m'a dit que le total faisait des milliers de livres et que je devais la rembourser en lui donnant mon salaire pendant les dix années à venir. « Je te donnerai une livre par semaine d'argent de poche, m a-t-elle dit. Tu n'auras rien de plus. » Elle s'est même arrangée avec la direction de l'école pour que mon salaire soit directement versé à sa banque. Elle m'a fait signer un papier.

– Vous n'auriez pas dû faire ça, dit Matilda, votre salaire, votre seule chance de liberté !

– Je sais, je sais, dit Mlle Candy. Mais j'avais été son esclave presque toute ma vie et je n'ai pas eu le courage ou l'audace de dire non. Je restais toujours paralysée de terreur devant elle. Elle pouvait me faire beaucoup de mal.

– Alors, comment avez-vous réussi à lui échapper ? demanda Matilda.

– Ah ça, dit Mlle Candy, souriant pour la première fois depuis le début de son récit. Ça s'est passé il y a deux ans. Et ça a été mon plus grand triomphe !

– Oh, racontez-moi, s'il vous plaît, dit Matilda.

– J'avais l'habitude de me lever très tôt et d'aller faire un tour à pied pendant que ma tante dormait encore. Un jour, je suis tombée sur ce petit cottage. Il était vide... J'ai trouvé qui en était le propriétaire : un fermier. Je suis allée le voir. Les fermiers, eux aussi, se lèvent très tôt. Il était en train de traire ses vaches. Je lui ai demandé s'il voulait me louer sa cabane. « Vous ne pouvez pas vivre là-dedans ! s'est-il écrié. Il n'y a aucun confort, pas d'eau courante, rien. » « J'ai envie

d'y habiter, lui ai-je dit. Je suis romantique. J'ai eu le coup de foudre pour cette maison. Je vous en prie louez-la-moi. » « Vous êtes folle, m'a-t-il répondu. Enfin, puisque vous insistez, ça vous regarde. Le loyer sera de dix pence par semaine. » « Voici un mois de loyer d'avance, lui ai-je dit en lui donnant quarante pence. Et merci de tout cœur ! »

– Super ! s'écria Matilda. Alors, tout d'un coup, vous voilà avec une maison bien à vous ! Mais comment avez-vous trouvé le courage de prévenir votre tante ?



– Cela a été très dur. Un soir, après lui avoir préparé son dîner, je suis montée ranger quelques affaires dans une boîte en carton, puis je suis redescendue en annonçant que je m'en allais. « J'ai loué une maison », ai-je dit. Ma tante a explosé : « Loué une maison !

a-t-elle hurlé. Comment peux-tu louer une maison quand tu n'as qu'une livre par semaine ? » « Je me suis débrouillée », ai-je répondu. « Et comment vas-tu payer ta nourriture ? » « Je m'arrangerai », ai-je murmuré et je suis sortie en courant.

– Bravo ! s'écria Matilda. Alors vous étiez enfin libre !

– J'étais enfin libre, oui, dit Mlle Candy, et tu ne peux pas savoir comme c'était merveilleux !

– Mais vous avez vraiment réussi à vivre ici avec une livre par semaine pendant deux ans ? demanda Matilda.

– Certainement, répondit Mlle Candy. Je paie dix pence de loyer et le reste sert à m'acheter le pétrole pour le réchaud et pour ma lampe, un peu de lait, de thé, de pain et de la margarine, c'est tout ce dont j'ai besoin. Et comme je te l'ai dit, à midi à l'école, je fais un repas substantiel.

Matilda fixa sur elle de grands yeux. Quel merveilleux acte de courage de la part de Mlle Candy qui, soudain, acquit la stature d'une héroïne dans l'esprit de Matilda.

– Mais est-ce que vous n'avez pas terriblement froid l'hiver ? demanda-t-elle.

– J'ai un petit radiateur à pétrole. Tu serais étonnée de voir comme la maison est confortable.

– Vous avez un lit, mademoiselle Candy ?

– Eh bien, pas exactement, dit Mlle Candy, souriant à nouveau, mais il paraît que c'est très sain de dormir sur une surface dure.

Subitement, Matilda eut parfaitement conscience de la situation : Mlle Candy avait besoin d'aide ; elle ne pouvait pas continuer à subsister ainsi indéfiniment.

– Vous vous en tireriez beaucoup mieux si vous abandonniez votre travail, mademoiselle Candy, et si vous vous inscriviez au chômage.

– Jamais je ne ferai une chose pareille ! protesta Mlle Candy. J'adore enseigner !

– Cette horrible tante, reprit Matilda, je suppose qu'elle vit toujours dans votre jolie vieille maison.

– Bien sûr ! Elle n'a que cinquante ans. Elle est encore là pour longtemps.

– Et vous croyez que votre père voulait qu'elle devienne propriétaire de la maison ?

– Je suis tout à fait sûre du contraire, dit Mlle Candy. Les parents accordent souvent à un tuteur le droit d'occuper la maison pendant un certain temps mais elle continue presque toujours d'appartenir à l'enfant qui en hérite quand il devient plus grand.

– Alors, cette maison est sûrement à vous ? demanda Matilda.

– On n'a jamais trouvé le testament de mon père ; il semble qu'il ait été détruit par quelqu'un.

– Inutile de demander par qui.

– Inutile, en effet.

– Mais s'il n'y a pas de testament, alors cette maison doit vous revenir automatiquement. Vous êtes la plus proche parente.

– Je sais, dit Mlle Candy, mais ma tante a produit un papier, paraît-il écrit par mon père, disant qu'il laissait

la maison à sa belle-sœur en remerciement du dévouement avec lequel elle s'était occupée de moi. Je suis sûre que c'est un faux. Mais personne ne peut le prouver.

– Vous ne pourriez pas essayer ? dit Matilda. Si vous preniez un bon avocat pour intenter un procès ?

– Je n'ai pas l'argent nécessaire. Et rappelle-toi que cette tante est une personne éminemment respectée dans notre communauté. Elle a une grosse influence.

– Qui est-ce ? demanda Matilda.

Mlle Candy hésita un moment. Puis elle déclara d'une voix douce :

– Mlle Legourdin.